

## AU-DELÀ DE L'AJUMMA : LE FEMME COMME SUJET

---

La question de la femme en Corée dépasse le cadre traditionnel du débat féministe et du combat pour l'égalité des sexes. Il y a en Corée une problématique de la femme qui à la fois recouvre et déborde de ce cadre sociétal tel qu'on le trouve, peu ou prou, dans toutes les sociétés développées ou émergentes. La femme coréenne, exploitée, victime d'inégalités, en position de subordination dans une culture traditionnellement machiste, est pourtant depuis le début du XXe siècle le symbole et le terrain d'enjeux qui dépassent la seule question du genre.

La société de l'ancien royaume de Joseon (1392-1910) reposait sur une idéologie officielle néo-confucianiste. Les valeurs de ce système patrilinéaire et clanique fortement hiérarchisé plaçaient au centre des relations idéales entre les sujets la notion de séparation stricte des deux sexes, au sens physique comme moral. Cette séparation sous-entendait une valorisation très claire de l'homme comme supérieur à la femme. Il restait à cette dernière de s'illustrer comme « épouse vertueuse et bonne mère », et dans ce rôle qui laissait peu de marges de liberté, elle devenait un pilier de ce système et assurait la stabilité qui lui a permis de se reproduire pendant plusieurs siècles.

La modernité forcée par le contact soudain avec les puissances occidentales et la colonisation japonaise mit à mal ce système : en libérant progressivement la femme, elle a remis en question la masculinité dans ses acquis séculaires ; en dé-confucianisant la sphère politique, la modernité a aussi brisé l'idéal de séparation des sexes et jeté le trouble dans les territoires respectifs de chacun. Ainsi le rôle et la place de l'homme coréen ont été à partir du XXe siècle radicalement et soudainement remis en question, dans un contexte géopolitique particulier qui a associé ce changement profond avec la rencontre de l'Occident, l'expérience douloureuse de la colonisation et les balbutiements des mouvements nationalistes tentant de définir une identité coréenne en danger. A partir de là, la question de la femme, malgré elle, a quitté la sphère privée pour s'associer durablement aux problématiques de la nation et de son indépendance.

C'est toute la force de l'imaginaire collectif qui s'est déchaînée autour de quelques images fémininoïdes qui traversent le siècle jusqu'à nous et structurent le rapport inconscient des Coréens au monde : petite nation rurale bafouée par le colonisateur vue comme une jeune paysanne violée par l'agresseur, redoublée dans la réalité par les tristement célèbres femmes de réconfort de l'armée japonaise ; pays divisé par les visées impérialistes américaines ou soviétiques, vu comme un couple amoureux séparé par des forces extérieures ; culture cinq fois millénaire souillée dans sa pureté par l'américanisation du monde, autre figure du viol, que les bases américaines et leurs inévitables quartiers rouges ont illustré dans la prostitution... On retrouve donc dans la Corée contemporaine, et au Nord comme au Sud, la femme au centre des questions les plus essentielles d'un pays livré au tumulte du changement de paradigme, depuis le nouveau rôle décentré que doit assumer l'homme coréen dans sa société à la place de cette dernière dans le jeu mondialisé des nations. C'est tout le débat hétérologique, comme rapport à l'autre, qui a été en Corée sexualisé : non seulement, bien sûr, le rapport homme-femme, mais les relations Nord-Sud, les échanges avec l'étranger, etc.

On voit que parler de femme en Corée, c'est parler d'un sexe et d'un genre, et de bien plus encore. Même s'il faudra encore du temps pour que les hommes coréens le reconnaissent, la modernité coréenne toute entière se joue autour de cette image nouvelle, de ce rôle nouveau, de cette révolution de la femme. Car accepter le changement des rôles anciens homme-femme, c'est accepter la modernité, c'est se positionner par rapport à l'histoire elle-même et aux partenaires étrangers avec lesquels, qu'on le souhaite ou non, cette dernière s'écrit désormais. C'est donc loin d'être une question anecdotique. Mais on le voit aussi, la femme, entre victime de l'histoire et bourreau de l'homme traditionnel, est une figure hautement ambiguë – ce qu'illustre parfaitement l'*ajumma*, catégorie incontournable en Corée du Sud lorsque l'on parle de la femme.

\*\*\*

Le mot *ajumma* est ce qu'on appelle un mot-valise, c'est-à-dire qu'il a une polysémie vague qui ne lui permet pas d'accéder au rang de concept. Pourtant, tous ceux qui sont familiers avec le monde coréen pensent en connaître le sens, au moins intuitivement. Les Coréens eux-mêmes, bien sûr, qui l'utilisent quotidiennement. Et même les étrangers pour qui il constitue une des premières notions culturelles acquises. Bien difficile pourtant à définir précisément, autrement que par de vagues descriptions vestimentaires ou physiques, parfois assez condescendantes. L'*ajumma* est comme l'amour ou le bonheur, dont tout le monde parle, mais que personne ne sait définir correctement. Un de ces termes dont le référent semble s'éloigner de vous à mesure que vous essayez de vous en approcher.

Il y a le mot *ajumma* qui est comme un vocatif ou une interjection, ce terme utilisé dans un commerce (souvent un restaurant) pour attirer l'attention de la patronne ou de la serveuse. Ce mot est tellement usité au quotidien qu'il semble aussi élimé qu'évident. L'*ajumma*, c'est la « dame du coin de la rue » dont on ne connaît pas le nom, que l'on n'a de toute manière aucune raison de nommer par son propre nom en Corée, et qui n'a pas de titre officiel et professionnel qui pourrait remplacer ce nom (docteure, ingénieure, directrice, etc.). *Ajumma*, c'est donc aussi cette voisine, cette femme rencontrée dans le quartier, dans un magasin, n'importe où en fait, près ou loin de chez soi, dont on ne connaît pas le nom des enfants pour pouvoir l'appeler de manière appropriée, comme pour nos voisines connues, qui elles ont droit à un « mère de X ». C'est donc une femme que l'on ne peut nommer autrement, et comme il n'y a pas vraiment de mot « madame » en usage en coréen, et le modèle relationnel idéal étant celui du « clan », la langue a retenu ce mot qui désigne un lien de parenté vague, sorte de « tante » à la mode de Bretagne : pour rendre l'interpellation moins rude, un terme de relation familiale devait sonner plus doux aux oreilles coréennes. C'est que, dans *ajumma*, il y a un paradoxe : bien que le mot soit utilisé en fait pour désigner une femme inconnue ou pas assez proche pour être nommée autrement, il implique une certaine familiarité. Et c'est cette familiarité qui rend l'usage du mot délicat...

Si l'on quitte le domaine de l'interjection pour entrer dans celui du substantif, tout le monde connaît des *ajumma* : théoriquement, toute femme mariée et ayant des enfants est techniquement une *ajumma*. Pourquoi alors tant de femmes, jeunes ou âgées, refusent-elles qu'on les appelle par ce terme ? Qu'est-ce qu'il y a derrière ce vocable qui a l'air si infamant pour certaines, et que d'autres au contraire assument, voire transforment en arme idéologique dans la guerre des sexes, et même en héroïne anonyme de la modernité coréenne ? En fait, cette appellation est intrinsèquement ambiguë. Si elle renvoie comme nous l'avons dit à une classe d'âge et de statut matrimonial (et s'oppose alors à peu près à *agassi* qui désigne la jeune fille célibataire), elle comprend une forte dimension sociale de classe. Une femme de la bonne bourgeoisie refusera ce terme, qui désigne des personnes sans qualifications, donc sans éducation. Une telle femme préférera se voir nommer par son titre ou par le mot honorifique de *samonim*, équivalent de notre « madame ». Ainsi en Corée du Nord, où prévaut l'usage des fonctions et du mot « camarade », le mot *ajumma* est beaucoup moins utilisé – ce qui paraît logique dans une société qui se veut sans classe. Mais c'est aussi qu'historiquement la femme y occupe une position et un rôle différents. Il y a au Sud une vraie histoire de l'*ajumma*, ou pour être plus exact, cette catégorie floue, sans valeur sociologique définie, a comme concentré métonymiquement tout un pan de l'histoire contemporaine de la Corée du Sud, de ses enjeux et de ses souffrances, de ses clivages aussi, que l'*ajumma* à elle seule résume et illustre... C'est probablement pour cette dimension symbolique que l'appellation peut susciter un attendrissement empathique pour celles qui doivent à ces femmes ce qu'ils et elles sont, comme une répulsion de la part de celles qui souhaitent se distancier de ce contre-modèle jugé rétrograde.

Qu'est-ce qui est donc connoté par ce mot ? Tout de suite on pense à un type de « look » très particulier, où le confort et l'aspect pratique a remplacé le potentiel de séduction. Une *ajumma* préférera une permanente bien serrée ne demandant que peu d'entretien à une coupe de cheveu élaborée exigeante. Des vêtements larges et bon marché qui accompagneront ses activités sans la contraindre plutôt que des tailleurs, jupes cintrées ou talons hauts. Si cela se comprend par le fait que ces dames, ayant consommé leur mariage, ne sont plus dans la course aux prétendants, et qu'actives, elles doivent souvent faire bouillir la marmite du foyer et travailler dur, cela marque

aussi un abandon total de la dimension sexuelle de leur personne. Pour les jeunes générations plus féministes qui ont lutté pour la reconquête de leur corps et de leur individualité au-delà de la fonction reproductrice et matrimoniale, être une *ajumma* sous cet aspect est le signe d'un échec. Dans ce « dress code » plutôt uniformisé derrière les couleurs chatoyantes et le strass des tenues un peu kitsch, la jeune génération y verrait comme une forme de perte de soi qui dérange ces jeunes femmes soucieuses de développement personnel. Pour l'*ajumma*, le corps n'est pas le territoire d'un contrôle de soi retrouvé et d'une libido reconquise, c'est souvent le lieu de toutes les souffrances, physiques et morales, où la douleur est l'ultime preuve de l'existence. « Aigo, aigo », crie l'*ajumma*, en se frappant les épaules, les jambes, le dos pour se soulager des peines réelles et imaginaires. La plainte est ainsi pour beaucoup le seul mode d'expression du moi qui leur a été enseigné. C'est pourquoi le corps et sa santé sont investis par elles d'enjeux plus grands et plus obscurs que la seule dimension hygiéniste. Mais pour beaucoup, le « bien vivre » ne peut signifier autre chose que le « vivre en bonne santé », et le bien-être se résume à l'absence de maladie. C'est que n'ayant jamais appris à dire « je », l'*ajumma* s'est construite autour d'une morale néo-confucianiste du sacrifice maternel et conjugal adapté aux exigences du modernisme sud-coréen et de son développement effréné. Comme le rappelle certains auteurs littéraires comme Shin Kyung-sook dans ses best-sellers, le miracle du Han doit beaucoup aux femmes coréennes, présentes du foyer à l'usine, et qui ont soutenu en silence et en arrière-plan la transformation du pays en dragon économique et culturel. Dans ce contexte d'exploitation, la femme coréenne des classes populaires et petites bourgeoises s'est effacée devant ce qui lui était imposé comme priorité : son mari, l'éducation sacro-sainte de ses enfants, la nation... Et si ces incroyables visières fumées et ces masques de coton couvrant toute la face des *ajumma* étaient un symbole concret de cette perte de soi, de ce retrait du moi dans la perte du visage ? Certes, c'est officiellement pour se protéger du soleil. Mais à qui est destinée cette carnation immaculée ? Pour qui ces efforts ? On dit que certaines prennent des amants pour compenser le mari absent une fois les enfants partis du foyer. Beaucoup compensent aussi par une consommation effrénée quand elles ont les moyens, d'autres surinvestissent leurs frustrations personnelles sur leur progéniture, devenant des bourreaux involontaires et des mères castratrices. Certaines jeunes auteures n'hésitent pas à les accuser de récupérer le système matrimonial à des fins personnelles, devenant des agents de l'accumulation domestique des richesses et complices de la société néolibérale, où le corps et l'amour ne sont que des biens de consommation. Alors les femmes ne font que véhiculer des désirs hérités d'une société machiste, des désirs aliénés et aliénants...

Ni concept ni catégorie, cette appellation d'*ajumma* entrée déni et revendication nous parle pourtant, à sa manière, de la femme coréenne d'aujourd'hui, de ses contradictions, des défis qui lui font face, de son histoire douloureuse – même si cette femme coréenne est et désire être bien plus qu'une interjection familière... C'est donc à juste titre que XXX convoque ce mot tout au long de son livre, comme le fil rouge, refusé/assumé, de la féminité coréenne.

\*\*\*

Le livre de XXX restitue aux femmes rencontrées par l'auteur une parole qui est la leur. XXX tout simplement les écoute et s'intéresse à elles – dans un pays où l'on a plutôt tendance à s'intéresser aux acteurs du miracle économique ou à ceux qui surfent sur les vagues coréennes, c'est un geste fort de donner la parole aux « femmes de l'ombre » de ce miracle.

Elles se livrent. Elles se dévoilent. Et dans leur voix, c'est le récit de tout un pays, de tout un siècle tumultueux qui se trame en arrière-plan. XXX très justement a choisi d'intituler son ouvrage « My YYY YYYYY », car ce sont bien *ses* femmes, *ses* choix de femme, et *sa* vision à elle – femme elle-même, extérieure à cette culture, mais assumant cette extériorité, cette subjectivité du regard. Elle marque à la fois sa présence, car ces portraits sont avant tout pour elle des rencontres, et dans le même temps sait s'effacer discrètement pour restituer par l'écrit l'essence de ces rencontres.

Ce qui n'est au départ qu'une succession un peu arbitraire en apparence de destinées disparates devient vite le récit d'un siècle et d'un pays qui nous restitue l'épaisseur et la diversité de la Corée elle-même, dans ses conflits, ses contradictions, ses aspirations. La femme coréenne finit donc dans

cet ouvrage aussi par nous parler d'une réalité qui la transcende, mais, pour une fois, ici, le vrai, le principal *sujet*, c'est la femme.

Benjamin Joinau, novembre 2013

Note : ce texte devait être la préface d'un livre de photographies en anglais. Suite à de profondes divergences avec l'auteur, j'ai dû demander à l'éditeur de retirer mon texte.